

Dure contrainte de partir

xx Pour M. le duc de Bellegarde,

À madame la princesse de Conti.

1608.

À quoi je ne puis consentir,

Et dont je ne m'ose défendre,

Que ta rigueur a de pouvoir !

Et que tu me fais bien apprendre

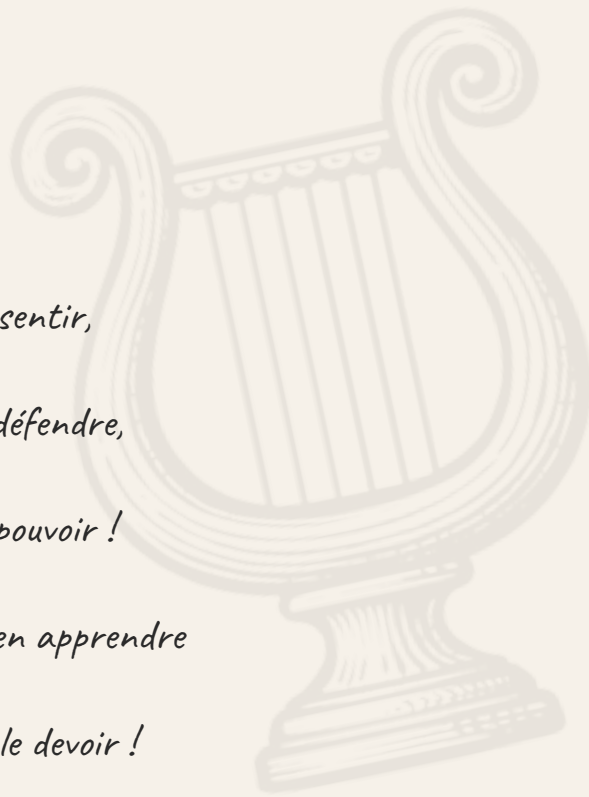
Quel tyran c'est que le devoir !

J'aurai donc nommé ces beaux yeux

Tant de fois mes rois et mes dieux,

Pour aujourd'hui n'en tenir compte,

Et permettre qu'à l'avenir



On leur impute cette honte

De n'avoir su me retenir !

Ils auront donc ce déplaisir,

Que je meure après un désir

Où la vanité me convie ;

Et qu'ayant juré si souvent

D'être auprès d'eux toute ma vie,

Mes serments s'en aillent au vent !

Vraiment, je puis bien avouer

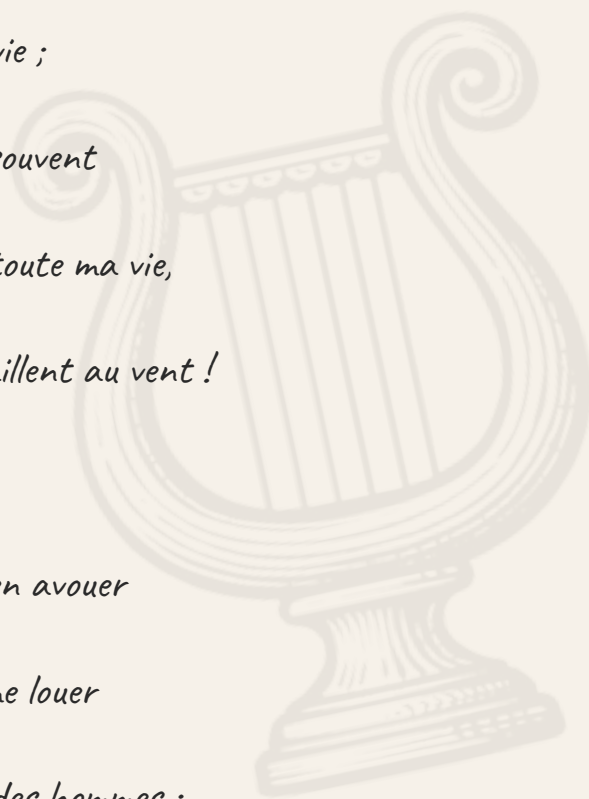
Que j'avais tort de me louer

Par-dessus le reste des hommes ;

Je n'ai point d'autre qualité

Que celle du siècle où nous sommes,

La fraude, et l'infidélité.



Mais à quoi tendent ces discours,

Ô beauté qui de mes amours

Êtes le port et le naufrage ?

Ce que je dis contre ma foi,

N'est-ce pas un vrai témoignage

Que je suis déjà hors de moi ?

Votre esprit, de qui la beauté

Dans la plus sombre obscurité

Se fait une insensible voie,

Ne vous laisse pas ignorer

Que c'est le comble de ma joie

Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrais-je n'obéir pas

Au Destin, de qui le compas

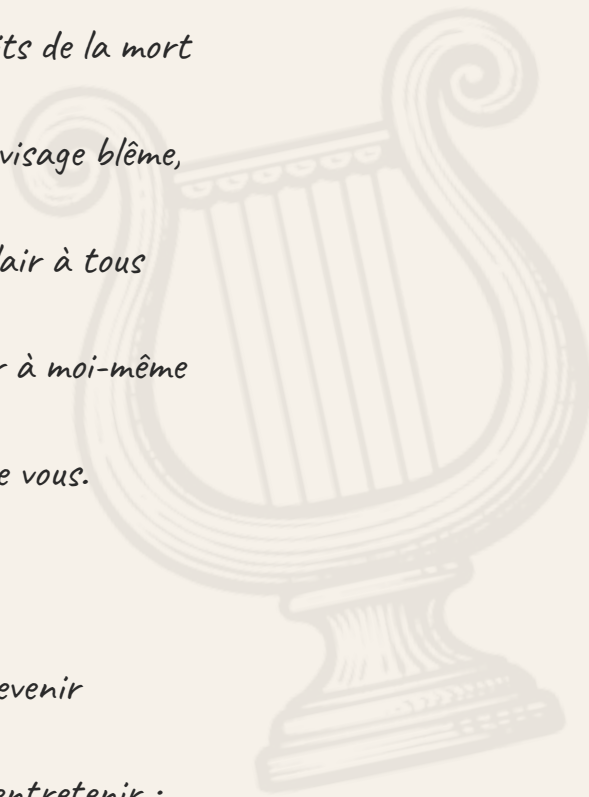
Marque à chacun son aventure,



Puisqu'en leur propre adversité
Les dieux, tout-puissants de nature,
Cèdent à la Nécessité ?

Pour le moins j'ai ce réconfort,
Que les derniers traits de la mort
Sont peints en mon visage blême,
Et font voir assez clair à tous
Que c'est m'arracher à moi-même
Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
Tâche en vain de m'entretenir :
Ce qu'il me propose m'irrite ;
Et mes vœux n'auront point de lieu,
Si par le trépas je n'évite
La douleur de vous dire adieu.



François de Malherbe (1555–1628)

